

André Gorz sur France Culture (1991)

Transcription d'extraits audio issus des documents suivants : « *A voix nue : grands entretiens d'hier et d'aujourd'hui* », de Marie-France Azar, série diffusée du 4 au 8 mars 1991 sur France Culture.

CD inséré dans le livre de Michel Contat « *André Gorz, vers la société libérée* » Documents audio de l'INA. Editeur *Textuel*, avril 2010

1 – Le pouvoir de la contestation

Vous avez toujours refusé, pour sauvegarder votre liberté de penser, toute carrière intellectuelle classique, c'est-à-dire tout compromis avec le pouvoir, qu'il soit universitaire, qu'il soit syndical, qu'il soit politique...

Mes réflexions ont une valeur de nuisance très élevée et en somme c'est leur valeur de nuisance que je crois féconde.

Comme vous le savez, je n'appartiens à aucune culture. J'ai été obligé de définir moi-même les critères de validité des valeurs qui sont charriées par toutes les cultures ambiantes je ne peux m'identifier à aucune, me sentir chez moi dans aucune. Je n'appartiens pas à la culture allemande puisque j'ai cessé à l'âge de 16 ans d'accepter de parler et de lire en allemand. Depuis l'âge de 16 ans je ne pratiquais que le français. Je n'ai pas de culture allemande autre que celle qu'on peut avoir, en faisant le Bac, en donnant la langue allemande. Je n'ai pas continué à suivre la production intellectuelle, culturelle, littéraire et philosophique des allemands. Mais j'ai ramassé des morceaux par ci et par là pour me bricoler un système d'orientation, un système de valeurs qui me semble correspondre à quelque chose de très fondamental dans la réalité humaine et de transculturel. D'abord je n'ai pas les diplômes nécessaires pour faire une carrière universitaire, je n'ai qu'un diplôme d'ingénieur. J'aurais pu faire un doctorat de troisième cycle ou quelque chose comme ça à partir de mes travaux sur Sartre, mais : est-ce que c'est intéressant ?

Vous n'avez eu jamais envie d'enseigner aux Etats Unis, au Mexique comme votre ami Ivan Illich par exemple ?

Ivan Illich a été formé pour enseigner, il a été formé par l'Eglise, pour enseigner. Il a eu une formation qui est l'équivalente de la plus haute formation jésuite. Je ne crois pas qu'il soit jésuite mais c'est cette formation qu'il a eue ; il a eu une vocation de formateur des âmes, des esprits, des caractères, des personnalités ; moi je n'ai pas cette vocation.

Vous êtes un incitateur à penser quand même, sinon un maître à penser ?

Je n'ai pas les moyens constitutionnels, psychiques, spirituels, pour avoir une volonté de puissance. Je refuse toute forme de pouvoir et toute forme de puissance sauf le pouvoir que vous donne la contestation. J'estime d'ailleurs que le rôle des intellectuels au sens traditionnel du terme pas au sens que ça a pris aujourd'hui, la mission des intellectuels c'est de contester. C'est la même chose que ressentait très fort Sartre, qui a renoncé à l'enseignement, je ne me compare pas à lui, mais je vous dis que le radicalisme dans la pensée consiste en la contestation radicale. Mais la contestation radicale a besoin de critères, c'est pour ça que je ressemble dans une certaine mesure à l'École de Francfort que j'ai pratiqué très tardivement seulement, qui, elle aussi, vous dit toujours que l'on ne peut contester un ordre établi, une civilisation, une culture dominante, qu'à partir de critères qui lui sont transcendants, et qu'à partir du moment où on efface ces critères transcendants, on ramène tout à des critères utilitaristes ou à des critères d'avantages ou de jouissances immédiates, c'est, comme l'appelait Marcuse, « *de la tolérance répressive* ». On réprime tout ce qui transcende l'immédiat vers quelque chose qui vous fournit un critère absolu de jugement en retour pour estimer que la seule chose valable c'est ce qui existe et que c'est à partir de ce qui existe qu'il faut s'orienter.

Toute personne a commencé par être un enfant, ce qui veut dire que les critères de jugement, la structuration de sa personne qui va le caractériser dans son âge adulte lui ont été imposés à une époque où il ne pouvait pas se défendre contre elle et qu'il a vécu sa socialisation, son éducation, comme une violence et un arbitraire qui lui étaient imposés. Il y a toujours une réserve d'insoumission de rébellion, de contestation dans toute personne. Personne ne peut s'identifier avec son être social totalement et c'est cet écart entre le vécu personnel et l'image de soi-même que la culture, que la société vous oblige d'assumer, c'est cet écart qui fait la créativité artistique, culturelle, philosophique d'une personne. Si cet écart ne se donne pas ou n'a pas la possibilité de se donner les moyens de son expression, c'est-à-dire d'une contestation qui est la liberté même de se remanier et de se redonner une existence que l'on n'obtient que de soi-même, alors évidemment vous tombez dans le conformisme et l'utilitarisme le plus plat et vous n'avez que des individus qui sont à peu près pareils les uns aux autres.

Mais ce qui est l'idéal, en un sens l'idéal non-dit, l'idéal inavoué, non conscient, d'une société de consommation, c'est de produire des gens qui se reconnaissent dans l'image d'eux-mêmes qu'un produit est

censé leur refléter et qui s'en satisfont. D'où la « *tolérance répressive* » de Marcuse

Beaucoup de vos compagnons de route, beaucoup des penseurs qui réfléchissent avec vous dans les années 60, eux, se sont compromis avec le pouvoir depuis, vous êtes l'un des rares sinon le seul qui continue à contester

Non nous sommes quelques uns, il y en a d'autres qui se sont ajoutés. Vous avez des gens très âgés, de 15 ans plus âgés que moi comme Jacques Ellul, qui ont toujours fait ça. Vous avez des gens de la génération ultérieure comme Alain Finkelkraut, ou comme Alain Caillé qui a fondé le Mouvement Anti Utilitariste en Sciences Sociales (MAUSS), qui a une revue, la Revue du MAUSS, qui sont des gens extrêmement intéressants dans lesquels je peux me reconnaître. Bien sûr qu'ils n'ont pas d'impact médiatique. Ellul par exemple est considéré comme un monument de la pensée de ce siècle aux Etats Unis, mais il est à peu près méconnu en France.

C'est un peu votre situation ?

Non, quand vous dites que la plupart de mes contemporains se sont intégrés dans le système, eh bien, ils appartenaient à cette culture, ils appartenaient à cette société, ils pouvaient se laisser intégrer par le système. Moi, même si je voulais être intégré dans ce système, je ne m'y reconnaîtrais jamais. Vous savez, je suis voué à la contestation et au lieu d'aller chercher à l'encontre de ma pente en voulant être pareil à tous les autres, je préfère aller dans le sens de ma pente qui est de rester dans la contestation.

Oui vous vous méfiez, vous vous méfiez des médias, vous êtes un peu à la philosophie ce que Cioran et Julien Gracq sont à la littérature. Pourquoi cette méfiance des médias, de la presse ?

J'ai été journaliste dans la presse française, Jean Daniel qui m'a amené de l'Express quand il a changé pour devenir un journal plutôt conformiste à mon avis en 64, il m'a coopté dans l'équipe de fondateurs du Nouvel Observateur, et il m'a laissé assez de champ pour continuer au N.O. de mener mon cirque contestataire qui pour moi n'était pas une pause, c'était la seule façon dont je pouvais penser la réalité qui était en train de se déployer sous nos yeux. C'était de façon contestataire. Il m'a laissé assez de champ pour que je puisse le faire, pour que finalement je puisse me reconnaître dans ce que j'écrivais. Je ne dis pas qu'il a

toujours été heureux de ce que je faisais. Parfois il me disait : « écoute, ça suffit comme ça, si tu fais un papier comme ça tous les mois, ça ira très bien, il ne faut pas continuer comme ça toutes les semaines ! ». Ou alors il disait à des jeunes gens qui voulaient entrer au N.O. « moi mon modèle c'est ce que fait Bosquet et il ne peut y en avoir qu'un seul et ça suffit largement comme ça ». Mais je ne peux pas dire que je refuse la Presse. Il y a une chose très curieuse : tant que vous êtes journaliste dans un journal qui a un certain impact, une certaine influence, vous êtes reconnu et sollicités par des gens qui attendent de vous des services donc vous recevez des tas de livres dont on espère que vous allez rendre compte et dans cet espoir que vous allez rendre compte des livres des autres, les autres rendent compte de ce que vous écrivez.

Ça c'est malsain !

C'est ce qu'on appelle le système de l'ascenseur...Et à partir du moment où j'ai démissionné en 1983

Oui vous avez démissionné des Temps Modernes et du Nouvel Observateur vous vous êtes retiré ici dans votre maison de Bourgogne

Voilà. Je trouve que la Presse française est d'un conformisme affligeant, que les gens sont superficiels, ce qui est largement la faute des directions des journaux parce qu'elles ne donnent pas aux journalistes, et là je dois rendre hommage à la direction de l'Obs quand je m'y trouvais, elles ne donnent pas aux journalistes le temps et les moyens de faire du travail approfondi. Pour vous occuper de l'économie de l'Énergie ou de l'économie du Nucléaire ou de choses comme ça, il ne suffit pas de donner des coups de téléphone aux spécialistes de la question, parce que les spécialistes de la question ils ne vous disent jamais la vérité. Ils sont là pour couvrir la politique du gouvernement dont ils ont été les experts en premier lieu. Donc si vous voulez en savoir plus, il vous faut descendre des étages beaucoup plus bas et fouiller très profond. Et pour cela il faut avoir du temps, il faut avoir les moyens et non pas se contenter des réseaux d'information qui sont déjà en place. Par exemple, un journaliste en France qui se mettrait mal avec des cabinets ministériels ou avec l'Élysée se couperait des sources d'information qui lui sont indispensables.

Il y a une démarche un peu socratique dans votre pensée, vous êtes un des rares à poser les problèmes au niveau qui convient, c'est-à-dire au niveau de la réalité concrète...

C'est que je conteste le développement de la réalité concrète à partir de critères qui ne sont pas les plus courants et qui font des adeptes

Et puis vous êtes l'anti-chef par excellence...

Voilà, je ne peux pas être chef.

2 – L'écologie politique

J'ai été l'un des premiers à répercuter les thèmes écologiques dans la grande Presse, mais je n'ai pas été celui qui a inventé le mouvement d'orientation écologiste. En France, les premiers ont été les gens qui ont fait la marche sur Fessenheim en 1969 ou 1970. Bref, il y avait une prise de conscience mondiale à partir de 72 du fait que non seulement la croissance ne pouvait pas continuer indéfiniment avec la croissance asymptotique

Oui c'est un mythe qui s'effondre celui de la croissance, du progrès...

Pas seulement la croissance ne peut pas continuer, mais vous ne pouvez pas continuer à exploiter au même rythme, même à croissance zéro, des ressources qui sont limitées, sans arriver à l'effondrement. Dans ce qu'il y a d'écologie scientifique personne ne vous dit plus que l'on peut indéfiniment étendre les possibilités d'exploitation des ressources qui sont limitées. Surtout qu'étant données les explosions démographiques qui sont en cours et qui ne peuvent pas être arrêtées dans les 20 ans qui viennent, la population de la Terre continuera d'augmenter pendant encore au moins 20 ans avant de se stabiliser.

Pendant ce temps on peut faire d'autres découvertes : l'énergie atomique qui donne une énergie extraordinaire...

Toute énergie est polluante, toute source d'énergie est polluante, même si vous passez au solaire, c'est-à-dire à la photoélectricité, pas seulement aux capteurs mais à la production d'électricité solaire, la production des installations nécessaires pour exploiter l'énergie solaire, la production de ces installations, nécessairement est polluante. Donc on peut faire beaucoup pour économiser de l'énergie, pour remplacer les sources d'énergie fossile ou minérale par l'énergie solaire, mais ce qui

s'impose à nous c'est une régression globale de la consommation matérielle. Vous pouvez obtenir une politique cohérente de préservation de l'environnement sous forme d'éco-dictature ou de ce qu'Illich appelait le techno-fascisme, c'est-à-dire sous forme de mainmise de l'appareil technique sur l'ensemble des conditions et modes de vie des sociétés. C'est une utopie et cette utopie éco-dictatoriale est développée dans des livres de science-fiction et c'est une forme parmi d'autres de barbarie.

André Gorz vous êtes quand même le père de l'écologie, alors, l'écologie dans les années 90 ou en l'an 2000 est-ce que ça sera un retour à la nature naturelle, un peu comme celle que décrit Bernardin de Saint Pierre dans « Paul et Virginie » ou est-ce que ce sera au contraire un développement d'autres techniques qui permettront de dépolluer. En ce moment commence à se développer le business de l'écologie, l'éco-business.

Oui, vous avez raison, un éco-business qui peut fonctionner comme les industries d'armement. C'est-à-dire qu'une partie de l'industrie trouve son profit et son développement à faire des choses qui ne sont pas des marchandises qu'on peut vendre aux gens mais le contraire des marchandises comme les armements, qui ne servent à rien et qui pourtant rapportent du profit parce qu'elles sont financées par l'Etat

Oui mais alors ça ne serait pas condamnable puisque ça serait un profit pour un but louable

Oui je vois très bien. Une approche écologique n'est ni l'un ni l'autre : ce n'est ni le retour à la nature ni le fait de surajouter un supplément de technologie, un supplément de production industrielle pour essayer de neutraliser les effets nuisibles.

L'approche écologiste ou l'approche éco-sociale consiste à se demander en premier lieu pourquoi on en est arrivé au point où l'on en est, c'est-à-dire pourquoi notre mode de production et de consommation est destructif. La réponse à cette question est que la logique économique qui se déploie dans sa pureté dans l'économie capitaliste, dans l'économie marchande, la logique économique veut que l'on réussisse toujours à rentabiliser un maximum de capitaux de façon maximale, c'est-à-dire qu'il faut trouver à investir avec profit le profit tiré des capitaux déjà investis, donc il faut élargir les débouchés, élargir le marché pour des productions croissantes.

Et ça c'est une démarche perverse...

Cette démarche conduit à accroître la consommation individuelle et nous savons très bien qu'aujourd'hui l'accroissement de la consommation n'est plus synonyme d'accroissement du bien-être ou d'accroissement de bonheur

Vous avez dit quelque part : « ça revient à transformer une montagne de camelotte en une montagne de détritux »

Oui, oui, nous faisons ça très systématiquement, nous ne cessons de transformer de la production en déchets.

On est les rois du gaspillage...

Voilà. Le lien entre *plus* et *mieux* est rompu et si vous voulez tenir compte de cette rupture et permettre une qualité de vie meilleure, il vous faut changer pas seulement de technique, il faut changer de paradigme, c'est-à-dire qu'il vous faut réorienter le système économique de façon à maximiser la valeur d'usage des produits, leur longévité, leur qualité intrinsèque au lieu de chercher à maximiser leur valeur d'échange c'est-à-dire ce que ça rapporte à chaque entreprise ou à la croissance économique en général. Et vous ne pouvez pas imaginer une reconversion écologique, c'est-à-dire une restructuration de notre appareil de production en vue d'avoir non pas *plus et moins bien* mais *moins et mieux*, de consommer *moins* tout en *vivant mieux*, parce qu'on consomme autrement et qu'on travaille autrement : vous ne pouvez pas avoir ça sans engager une politique globale au service d'un paradigme écologique et pas simplement de vous occuper de la préservation de l'environnement. Une politique écologique est nécessairement une politique **anticapitaliste**, une politique qui cherche à limiter le champ de la consommation marchande et des échanges marchands.

C'est un souci que l'on trouve aussi à droite non ?

Vous trouvez aussi une autre forme de préoccupation écologique à droite qui est essentiellement la désindustrialisation. Par exemple refaire de la France un pays agraire, travail, famille patrie, revaloriser l'artisanat, les valeurs traditionnelles, l'attachement à la glèbe, l'attachement à la patrie où on est chez soi, au pays, il est normal que la droite, non pas la droite classique, la droite réactionnaire ait une fibre écologique, puisqu'elle est pour le retour à « l'avant » capitalisme, c'est-à-dire le retour à une société *d'ordre* où chacun est à sa place et où il n'y a pas d'étranger, où il n'y a pas de juif, c'est-à-dire où il n'y a pas tous ces ferments de dissolution de l'ordre établi qui prennent avec la

modernisation un impact croissant sur la décomposition de l'ordre social dont ils ne sont pas les auteurs, dont ils ne sont pas les causes : ils en sont eux-mêmes les produits. La décomposition de l'ordre social est imputable à la société de marché et n'est pas imputable à l'immigration et à l'existence de minorités ethniques. L'écologie c'est un changement fondamental et radical du rapport de l'homme à la nature, bien sûr, mais aussi à lui-même, aux autres et à ce que doit être la société. Donc c'est une nouvelle culture...

3 – Le monde des experts

*On ne peut plus penser avec les mêmes modèles mentaux qu'autrefois ?
il faut **inventer** quelque chose d'autre ?*

Il faut surtout vous donner d'autres critères de jugement.

*Il faut penser autrement, André Gorz, du fait qu'on ne peut plus penser la réalité d'une manière totalisante, la connaissance est devenue **atomisée**...*

Voilà, oui, c'est ce qu'on appelle la fin de la *théorie*.

C'est pour ça aussi qu'il n'y a plus de philosophe...

Il y a toujours des philosophes mais il n'y a plus de philosophie totalisante, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de grand système philosophique qui puisse tout embrasser, le dernier qui est peut-être le substitut de système totalisant est le systémisme dont je crois, le représentant le plus cohérent, le plus noble en France est Edgar Morin, car il est arrivé aussi bien à écrire une théorie de la nature, une théorie de la vie, que des livres comme « *Pour sortir du 20^{ième} siècle* » ou « *La nature du régime soviétique* » ou « *Penser l'Europe* », c'est-à-dire que Morin est un des systémistes les plus intéressants qui ont été produits par ce filon de pensée. Nous vivons chacun des dimensions de la réalité de notre monde, nous les vivons en morceaux détachés et nous sommes nous-mêmes décomposés par cette façon de vivre une réalité que nous ne pouvons appréhender qu'en morceaux détachés. Nous sommes tous schizophrènes, c'est-à-dire que nous passons d'un plan à un autre et nous ne voyons pas la cohérence de ce passage, c'est ça la désorientation profonde de notre civilisation et c'est ça la raison de la décomposition d'une culture du quotidien. Toute forme de cohésion sociale, de cohésion d'une civilisation se pose une culture du quotidien,

c'est-à-dire un ensemble de vécus et de pensées qui vous permette de vous sentir « chez vous » dans ce monde et d'avoir l'impression qu'il y a un certain nombre de certitudes, de normes, de valeurs, etc., qui vont de soi. Eh bien ce n'est plus notre cas...

Plus rien ne va de soi...

Plus rien ne va de soi comme disait Gérard Mendel et en plus, toutes les formes de connaissances, d'appréhension des morceaux épars, des pièces détachées de notre civilisation, sont technicisées, c'est-à-dire sont devenues opaques, imperméables, inintelligibles pour le commun des mortels et appartiennent à des experts, c'est-à-dire que vous avez des experts pour tout et n'importe quoi qui continuent à vous déposséder du peu de certitudes que vous pouviez à la rigueur dégager de votre expérience vécue en vous disant « *mais ce n'est pas du tout comme vous pensez, ce n'est pas comme ça que..., moi je suis le spécialiste qui sait comment vous devez élever vos enfants, qui sait comment vous devez soigner votre corps, je suis le spécialiste de votre alimentation, ne vous fiez jamais à votre intuition, ne vous fiez jamais à votre goût, faites confiance aux experts, allez les consulter et payez* ». Nous avons le développement de cette dépossession de chacun de son vécu, de son rapport intuitif au monde par des gens qui vous donnent des certitudes contre-intuitives, comme on les appelle maintenant et qui vous rendent de plus en plus incapables de vous prendre en charge vous-mêmes...

Et qui ne sont pas sécurisants pour autant parce qu'ils n'empêchent pas des accidents qui peuvent surgir localement et qui désespèrent les états et les gouvernements...

Prenez tout le côté *iatrogène* c'est-à-dire *provocateur de maladies* des hôpitaux : il n'y a pas d'endroit où il y a autant de contaminations et de risques de maladies que dans les hôpitaux : on vous soigne pour une chose et vous tombez malade pour une autre. Il y a maintenant heureusement suffisamment de statistiques en France qui montrent qu'un quart des malades hospitalisés attrapent des maladies qu'ils n'avaient pas en y entrant. Le fait d'être dépossédé de la capacité de vous prendre en charge vous-même ne vous sécurise pas mais vous livre à des *appareils*, comme les appelle Alain Touraine très justement, à des appareils de santé, des appareils de production, des appareils commerciaux, des appareils de services qui vous persuadent de votre incompétence en toute chose et contribuent à votre anxiété.

Mais est-ce qu'on peut, est-ce qu'il faut freiner ce progrès technique, technologique, qui avance plus vite que nous et qu'essaient justement de penser les écologistes ?

La question n'est pas tant de le freiner que de l'orienter, c'est-à-dire de l'orienter dans des voies qui augmentent l'autonomie de la personne et de la société vis à vis des contraintes que l'on appelle aujourd'hui « économiques » ou « techniques ». Il y a des tendances dans ce sens de réduction de la dimension de ce que j'appelle la « mégamachine », c'est-à-dire « démonter » la mégamachine et passer à des technologies, des techniques, des modes de production qui soient contrôlables par les producteurs et aussi par les usagers. Tant que les producteurs et les usagers ne peuvent pas avoir le contrôle des produits que l'on lance, ils n'ont pas le choix de ce qu'ils produisent et de ce qu'ils consomment.

Il faudrait contrôler les experts ?

Non, le problème n'est pas de contrôler les experts, c'est de déplacer l'expertise et de susciter des débats d'abord entre experts, car ils ne sont jamais d'accord entre eux, et entre experts et le public, c'est-à-dire d'avoir des lieux de confrontation où puissent se débattre publiquement les choix que les uns proposent et les critères de choix que les autres éprouvent.

4 – Culture et rentabilité

André Gorz, quand vous écriviez dans Le Nouvel Observateur sous le nom de Michel Bosquet, le 8 novembre 1967, vous écriviez concernant l'école : « Chaque société devrait entourer chaque enfant des mêmes soins infinis avec lesquels elle prépare aujourd'hui des sous-marins nucléaires ou des fusées », c'est furieusement d'actualité ça ?

Oui, c'est d'actualité et ça ne l'est pas. C'est-à-dire que vous assistez à quelque chose qui n'a jamais existé jusqu'ici dans l'histoire des civilisations, qui est de vouloir mettre la culture au service de la rentabilité économique et de vous demander : « la culture est-ce que c'est rentable ? ». Réponse : oui, la culture c'est rentable et ça me permet de développer le commerce, l'industrie, les échanges de marchandises, la demande, l'emploi, etc., etc.

En réalité, qu'est-ce que l'on appelle culture ? Depuis toujours, on appelle culture le réservoir d'interprétations, de normes, de traditions, de valeurs, à partir desquelles se forment et se structurent votre sensibilité,

vos goûts, votre sens du beau, du vrai et du juste. La culture c'est ce qui vous fournit les critères en vertu desquels vous pouvez décider ce qui vaut et ce qui ne vaut pas, ce qui mérite d'être fait, ce qui ne mérite pas d'être fait, ce qui mérite d'être l'objet d'une entreprise économique nécessairement rentable, et ce qui ne doit pas faire l'objet d'une entreprise nécessairement rentable. A partir du moment où les critères d'évaluation de ce que doit être et doivent être les buts d'une activité économique et sociale, ces critères d'évaluation sont eux-mêmes soumis à l'évaluation économique sous forme de la question « la culture, est-ce que c'est rentable ? » vous renoncez à tout critère d'évaluation. Vous n'avez plus comme critère d'évaluation unique et suprême que la question de savoir « est-ce que c'est rentable, est-ce que ça ne l'est pas, est-ce que ça permet l'expansion et la santé de l'entreprise ou est-ce que ça ne le permet pas ». Vous n'avez aucune orientation, le seul but dans la vie et le seul critère de réussite c'est gagner de l'argent, être rentable, faire du profit, croître.

Nous en sommes là, c'est-à-dire que nous avons perdu tout repère et tout sens du haut et du bas, du bien et du mal et que finalement la question qui se pose à nous c'est : « en vertu de quoi est-ce que (vu que l'évaluation économique est le critère suprême) nous n'abolissons pas le repos dominical puisque ça permet de rentabiliser beaucoup mieux les installations, ce qui est d'ailleurs en train de se faire, pourquoi nous n'abolissons pas ce droit très ancien qui est « pas de travail de nuit pour les femmes » d'ailleurs pour les hommes non plus, il ne devrait pas y avoir de travail de nuit, nous sommes en train de l'abolir parce que ça va à l'encontre de la rentabilité de l'entreprise et, si vous allez par là, où est-ce que vous voulez vous arrêter ? Ne serait-il pas plus rentable de laisser les gens mourir à partir d'un certain âge puisqu'ils ne sont plus productifs, et les handicapés, est-ce que le 3^{ème} Reich n'a pas mené la politique la plus rationnelle du point de vue économique en exterminant les handicapés et les gens qui avaient des maladies héréditaires.

Vous avez aujourd'hui deux titulaires de chaires en médecine en France qui sont partisans de l'*exogenèse*, c'est-à-dire la production d'embryons in vitro non pas la fécondation in vitro : c'est la possibilité pour une femme d'apporter son ovule et pour un homme d'apporter son sperme : on féconde l'ovule et in vitro, c'est-à-dire dans des installations industrielles, on laisse se développer un embryon jusqu'à sa maturité. En vertu de quoi fait-on ça ? Eh bien disent ces deux professeurs, il faut libérer la femme des servitudes de la maternité. Et pourquoi faut-il la libérer des servitudes de la maternité ? eh bien parce que les servitudes

de la maternité, comme ils l'appellent, sont un handicap professionnel, sportif et mondain.

On arrive à des aberrations...

Non mais pourquoi ne pas introduire le commerce d'embryons, le commerce d'organes, etc., etc.

Il y a déjà les mères porteuses à l'heure actuelle...

Il y a le commerce des mères porteuses qui va se développer et vous avez le commerce d'organes. Alors du moment qu'il existe une demande potentielle qui permet de rentabiliser une industrie, par exemple l'industrie des embryons ou le commerce d'organes, en vertu de quoi vous vous y opposez si non posons que le critère d'évaluation unique et suprême c'est la rentabilité et l'expansion du commerce et de l'industrie et la création d'emplois ? Je sais que je ne suis pas seul à soulever ce genre de problème, mais ce n'est pas des comités d'éthique qu'il faut charger de ça, il faut nous rendre compte que nous vivons dans une civilisation qui a détruit la culture, par la spécialisation, la technicisation de tout et n'importe quoi et l'évaluation de tout en fonction de critères économiques. Nous ne sommes jamais allés aussi loin, même dans les régimes barbares du totalitarisme, aussi loin potentiellement dans la soumission de la vie et du sens de la vie à des critères totalement extrinsèques, c'est-à-dire utilitaires et technicistes. Donc ce ne sont pas des comités d'éthique qui vont nous sortir de l'auberge, parce que quel est le pouvoir des comités d'éthique ? il est nul : il donne des avis et puis on en tient compte ou pas. Le symptôme de cette crise c'est que nous n'avons plus de culture du quotidien : les gens ne sont plus chez eux dans leur vie, ne sont plus chez eux dans le monde qu'ils habitent, dans leur travail, ils ne sont chez eux nulle part et contre cela le mouvement des femmes, le mouvement écologiste, est une des principales formes de rébellion, le mouvement écologiste est avant tout un mouvement des gens pour se réapproprier leur vie, leur milieu de vie et pouvoir le soumettre à leurs propres décisions, à s'en rendre maître de nouveau.

5 – La crise du syndicalisme

La grosse question c'est : « le syndicalisme peut-il s'emparer, peut-il se coordonner, peut-il s'élargir aux préoccupations des citoyens, qui ne sont pas les mêmes que celles des ouvriers sur les lieux de production? ». Il y a un problème de régression syndicale qui tient à un très grand nombre de facteurs qui sont sensibles dans tous les pays d'Europe et des pays

d'Amérique du Nord, puisque vous avez partout une chute des effectifs. Cela tient au fait que de moins en moins de gens arrivent à s'identifier à leur travail. Toute la classe ouvrière classique, pour ne pas dire traditionnelle, considérait que le travail est source de puissance sinon de pouvoir, c'est-à-dire que le travailleur par sa fonction productive à la fois technique et économique, détient un pouvoir dans la société qu'il devrait arriver à traduire en termes politiques. Ce pouvoir technique, il n'y a aucune raison qu'il ne le rende pas dominant en tant que classe dans la société. C'était vrai tant que les industries qui employaient le plus de main d'œuvre étaient les industries essentielles de l'économie. Par exemple les mineurs, les sidérurgistes, les chaudronniers, les ouvriers du bâtiment, étaient les « héros » de la production, comme on les appelait en Union Soviétique, mais ça n'est plus le cas.

Eh oui, la structure industrielle a changé à partir des années 80...

La structure industrielle a complètement changé, l'industrie dégage de la main-d'œuvre au lieu d'en recruter et le travail n'est plus source de pouvoir, même dans l'industrie

Parce que les travailleurs sont devenus aussi des consommateurs...

Pas seulement, parce que le travail a été beaucoup plus étroitement fonctionnalisé qu'à l'époque où il y avait des mineurs, des sidérurgistes, etc., qui avaient un savoir-faire irremplaçable, qui avaient des « trucs professionnels » qui ne s'apprenaient pas. A partir du moment où vous standardisez les actes productifs, les actes techniques, et qu'ils deviennent réalisables par n'importe qui après une formation de quelques jours, de quelques semaines ou de quelques mois, l'ouvrier devient interchangeable, il a beaucoup de mal à s'identifier à sa tâche et s'il s'identifie à sa tâche, cette identification n'est plus pour lui une source de pouvoir. Son pouvoir ne peut renaître que sur un autre plan que celui du travail, qui est celui de la contestation politique. Premièrement, est-ce qu'il est vraiment nécessaire de produire **comme** nous produisons, et deuxièmement, est-il vraiment nécessaire de produire **ce que** nous produisons ? La réponse est généralement négative. Il y a une contestation professionnelle qui entre dans l'industrie non plus par le biais du syndicat, mais par le biais des citoyens, parce que ces ouvriers agissent comme citoyens et non plus comme syndiqués. Cette question est centrale parce que le problème écologique est central et que jusqu'à présent très peu de syndicats ont réussi à inscrire le problème de la conversion écologique dans leur programme de politique syndicale

Pourquoi ?

Parce que dans la mesure où ils défendent des intérêts professionnels d'ouvriers qui sont sensés s'identifier à leur travail, parce que l'éthique du travail c'est ça, ils ne peuvent pas, on ne peut contester les finalités et les modalités de la production que si l'on prend du recul par rapport à cette production

Ils sont contradictoires...

Ils ne sont pas contradictoires, l'approche est différente, il s'agit si vous voulez d'un changement de paradigme. Il ne s'agit plus de savoir : est-ce qu'on est bien payé et bien traité dans ce qu'on fait, la question est : est-ce qu'on doit faire ce qu'on fait ? Ca devient finalement une question morale, une question éthique

Et ces questions morales, ces nouvelles questions apparaissent dès les années 80 ?

Certainement oui, puisque les problèmes écologiques sont apparus dans les années 70 et que le mouvement écologiste, qui est un mouvement de citoyens et non pas un mouvement de salariés ou de travailleurs, s'est répandu dans toute l'Europe **sans** les syndicats

*Il y a peut-être aussi une autre raison, c'est le développement des activités de **services**, qui fait que les syndicats se sont affaiblis...*

Je crois que le problème c'est que la vie de travail pèse de moins en moins dans la socialisation des gens, c'est-à-dire que aujourd'hui, ce qui forme culturellement, socialement, l'esprit, la perspective, l'orientation, le système de valeurs des gens, c'est beaucoup moins le travail que la vie hors du travail. Vous avez là-dessus des chiffres impressionnants qui sont fournis par Jacques Delors, que j'ai rencontré quand il était encore à la CFDT, dans son dernier livre qui s'appelle « La France par l'Europe », il dit que dans les années 40-50, un jeune de 15 ans devait s'attendre à passer le tiers de sa vie éveillée au travail, dans les années 60 c'était le quart, et aujourd'hui ce n'est même pas le cinquième.

Ça veut dire qu'on va travailler de moins en moins ?

Aujourd'hui un jeune de 15 ans passera plus de temps de sa vie éveillée devant la télévision qu'il en passera au travail. Cela veut dire que l'influence du syndicat, s'il se limite à défendre les gens dans leur vie de

travail, nécessairement doit décliner. Si le syndicat reste un mouvement ouvrier de défense des travailleurs en tant que travailleurs, il est condamné. Et ça c'est une problématique que se posent surtout les italiens qui préconisent en partie des syndicats de citoyens, c'est-à-dire des syndicats auxquels les syndicats adhèrent, qu'ils soient salariés ou non, y compris les chômeurs, y compris les étudiants, y compris les retraités, les riverains, c'est-à-dire les syndicats implantés non pas en fonction d'une division par branche industrielle ou par profession, mais des syndicats de quartiers. Or c'est une toute autre conception...

Ils se réuniraient sur des problèmes ponctuels ?

Sur des problèmes d'intérêt général, toujours liés à des problèmes de production et de consommation, c'est la même chose. Alors c'est une filière intéressante qui ne correspond pas à la tradition du mouvement ouvrier, mais peut-être qu'on peut sortir de cette tradition...

La crise du syndicalisme, André Gorz, on peut aussi l'expliquer par le chômage, le fait que le travail n'est plus un bien pour tout le monde ?

Exactement,

C'est-à-dire qu'il n'y a plus assez et il n'y aura plus jamais assez de travail à plein temps, stable, à vie, pour tout le monde.

Plus jamais ?

Plus jamais. Les gens qui prétendent que par je ne sais quelle croissance on va rétablir le plein emploi à plein temps pour tout le monde, c'est du rêve ou du mensonge. Quand vous avez un syndicalisme qui continue à faire de l'éthique du travail un impératif catégorique, en disant que plus on travaille mieux on mérite de la patrie ou de la société et que le travail est au centre de la vie de chacun et qu'il faut s'identifier à son travail, qu'est-ce qu'il fait ? Il appelle cette minorité privilégiée de travailleurs employés de façon stable et à temps plein, il les appelle à s'identifier à un emploi qui est un bien rare, qui est un privilège. Il demande donc à la couche privilégiée, à l'élite de la classe ouvrière ou des classes salariées à se poser en élite privilégiée contre le reste de la population active, c'est-à-dire les intérimaires, les précaires, les femmes surtout qui sont les temps partiels et à revendiquer leur privilège comme un mérite et il fait exactement le jeu du patronat. Mais c'est surtout une façon habile de couper les classes salariées ou la classe ouvrière, de la couper en plusieurs tronçons en disant à ceux qui sont les élus, qui ont un emploi stable à plein temps : « vous êtes les

méritants, vous êtes les gagners, bravo ». Les autres, ceux qui sont intérimaires, précaires, à temps partiel, ils ne valent rien, ils ne méritaient pas mieux que le sort qu'ils ont. C'est-à-dire que vous niez au départ ce qui faisait la cohésion, la valeur, la combativité de la classe ouvrière, qui est le sens de la solidarité, de la solidarité de classe. Eh bien, la crise du syndicalisme est largement due à la difficulté qu'éprouvent aujourd'hui les syndicats à trouver une orientation, une perspective, une plateforme commune à ces trois tronçons de la classe ouvrière que sont l'élite du travail qui a un travail stable à plein temps et assuré quasiment à vie, les précaires qui travaillent trois à neuf mois dans l'année et les temps partiels qui sont hélas essentiellement des femmes dont on considère que c'est pas important qu'elles aient une vie, une carrière professionnelle. Voilà la crise du syndicalisme.

6 – La fin du travail

Est-ce à dire qu'on va, comme disent certains, vers la fin du travail ?

Oui, mais ça c'est le dernier livre de Guy Asnard : « Le travail c'est fini et c'est une bonne nouvelle », oui, nous sommes dans une civilisation qui élimine massivement le travail productif, sans savoir quoi faire du temps de travail qui est libéré. Il est probable que le patronat organisera à la place d'un syndicat dans l'entreprise, des cercles de qualité ou autre chose, des associations de travailleurs « maison » qui tiendront lieu de syndicat, ce qui est en train de se passer aussi

Mais est-ce qu'il est réaliste de penser qu'on travaillera moins mais qu'on gardera le même salaire ?

Mais c'est non seulement réaliste, mais c'est l'évidence. Il est indispensable de dire que la seule perspective, c'est de continuer de réduire la durée du travail, puisque le travail est de plus en plus productif, de plus en plus efficace,

Donc on peut imaginer que le chômage ne sera plus une catastrophe, si on va vers le non-travail...

Effectivement, le chômage n'est pas une catastrophe s'il n'est pas considéré comme du chômage mais comme des possibilités de loisir fortement accru, assuré à tout le monde en même temps qu'un revenu stable. Il faut que tout le monde puisse travailler dans la mesure où il en

a envie, travailler beaucoup moins et gagner convenablement sa vie. C'est possible, mais c'est une politique à long terme

Est-ce que vous voyez qu'on s'engage dans cette voie du travail partiel ?

Ce n'est plus du travail partiel, pas plus que les 1600 heures que vous faites aujourd'hui à la place des 3000 heures que vous faisiez il y a 40 ans ne sont du travail partiel, les 1000 heures que vous ferez demain à la place des 1600 aujourd'hui ne sont du travail partiel. La norme du plein temps va changer. Savez-vous qu'en Tchécoslovaquie, qui n'est pourtant pas un pays riche, le congé maternité ou paternité est de trois ans avec 70% du salaire. Il est vraisemblable que si vous ne faites rien, si vous n'avez pas de projet de société ou de civilisation, le temps libéré va être occupé par l'industrie du loisir et du divertissement. La richesse d'une nation, c'est une réponse à Adam Smith, ne réside pas dans le volume des richesses produites, mais dans le fait qu'au lieu de produire les richesses dont cette nation a besoin on n'utilise plus 8 heures chaque jour mais seulement 4, autrement dit la mesure de la richesse c'est le temps disponible, c'est cité en long et en large à plusieurs reprises dans certains écrits de Marx, c'est un très beau texte qui n'a toujours pas paru en français

Donc, malgré l'effondrement du communisme, Marx reste d'actualité ?

Il y a beaucoup de choses chez Marx... écoutez, faut pas charrier... Marx est un auteur fascinant du 19^{ème} siècle. Si vous vous mettez à le lire, vous ne pouvez pas ne pas être impressionné, séduit, et souvent enthousiasmé d'une part par l'acuité et la justesse des descriptions, des analyses, la richesse de l'information qui est sous-jacente, une philosophie de l'histoire que personnellement je rejette, qui n'est plus défendable aujourd'hui, c'est un tout autre aspect, qui est sous-jacent, un scientisme, un économisme parfois, qui ne sont plus défendables aujourd'hui, peu importe, il faut savoir lire Marx comme un des très grands auteurs et savants du 19^{ème} siècle dont beaucoup de descriptions restent d'une pertinence stupéfiante.

Donc la grande inégalité entre les individus, ce n'est pas l'argent, mais c'est le temps libre ?

La grande inégalité sociale aujourd'hui, c'est l'inégalité d'accès au travail intéressant, stable et bien rémunéré. Ce n'est pas une question de qualification ou de diplôme, parce que même si vous qualifiez et diplômez toute la population, il y aura toujours à peu près 30 ou 40% de

la population pour lesquels il n'y aura pas de travail stable et bien rémunéré aussi longtemps que l'on ne partagera pas le travail selon d'autre critère qu'en en réduisant la durée.

Mais pourtant il y a d'autres activités qui se développent et se multiplient qu'on appelle les activités de services...

Oui, vous avez aujourd'hui une tendance à créer de l'emploi pour l'emploi

Oui, toutes les solutions semblent bonnes pour éviter le chômage mais ...

Il faut créer de l'emploi, il faut avoir une croissance riche en emplois

C'est une fausse solution à votre avis

Ce n'est pas une fausse solution, c'est une solution qui nécessairement mène à l'accroissement des inégalités car les activités de services ont un sens pour les personnes qui rendent ces services et les rendent de façon plus efficaces que vous ne pouvez le faire vous-mêmes

7 – Ivan Illich

Tout ça c'est parce que nous sommes dans une logique de consommation non ? Vous êtes très virulent contre la consommation de ces années 90, vous êtes un peu dans la lignée d'Ivan Illich que vous aviez rencontré aux Etats Unis, et vous étiez en accord avec lui ?

La critique du modèle de consommation, ça a commencé dans les années 60 en partie à partir de mon expérience italienne : on se promenait dans une ville des Pouilles, je me souviens avec Trentin, qui nous a fait visiter les quartiers populaires. Il a dit : « tu vois, ils ont la bagnole, la télévision, la machine à laver et ils vivent dans des taudis », « ils n'ont pas l'eau, ils n'ont pas les W.C., les rues sont dégueulasses, ils pendent leur linge aux fenêtres, ils n'ont pas de place chez eux, ils sont obligés de sortir dehors pour avoir un peu d'espace à bouger : c'est ça notre civilisation. Dès qu'on a les biens de consommation opulents, mais tout le milieu de vie, le public, le collectif, est dans la misère.

Mais consommer plus, dans une certaine mesure appauvrit

Consommer plus et vivre mal, ou vivre mal et gagner bien, c'est un peu notre civilisation. Et vous le retrouvez ça dans les très intéressantes enquêtes qu'ont fait faire les étudiants de la Harvard Business School qui ont demandé, c'était dans les années 70, aux cent présidents des plus grandes sociétés américaines, ils leur ont demandé 3 questions :

1 – seriez vous capables de lancer un nouveau produit sans campagne publicitaire ? 90% de Non

2 – pensez-vous que les produits que les gens achètent à la suite de vos campagnes publicitaires leur sont utiles ? 85 % de Non

3 – pensez-vous que, à la suite des campagnes publicitaires, les gens achètent des produits qu'ils ne désirent pas vraiment ? 65 % de Oui.

C'est-à-dire que notre civilisation, notre système économique, fonctionne de façon à satisfaire des besoins réels ou imaginaires avec le plus grand flux possible de marchandises et de services. Un degré de satisfaction supérieur pourrait être obtenu avec une consommation moindre, un travail moindre, une dépense moindre en énergie, en matière première, etc., etc., et en pollution de l'environnement.

Dans « Ecologie et Politique » vous écriviez, dans les années 60, « le taux de croissance: en recréant sans cesse la rareté pour recréer l'inégalité et la hiérarchie, la société engendre plus de besoins insatisfaits qu'elle n'en comble et le taux de croissance de la frustration excède largement celui de la production ». Peu de gens se rendent compte de ça...

Je crois que beaucoup de gens se rendent compte de ça, s'en rendaient compte plus qu'aujourd'hui dans les années 70 début 80 et que tout ça aujourd'hui est masqué, occulté, par la pression qui les pousse à vouloir un emploi à tout prix. Donc on ne se pose plus la question de la finalité de l'emploi, ou du moins, le discours dominant ne pose plus la question de la finalité de l'emploi, pourvu que ça crée de l'emploi. Alors ce qui m'a lié à Illich, si vous voulez j'ai eu deux très fortes amitiés pour des intellectuels organiques dans ma vie, étrangers, l'une c'était Trintin en Italie et l'autre c'était Ivan Illich, qui est une figure absolument fascinante et attachante

Aux Etats Unis

Il vit au Mexique, il a la nationalité américaine, je crois mais il vit au Mexique. C'est un ancien prêtre, théologien de première grandeur, historien du Moyen Age, qui a donc fondé au Mexique un centre de recherche qui a fonctionné pendant 10 ans et qui au départ était fait essentiellement pour former des jésuites qui étaient envoyés en Amérique latine pour travailler dans la population pauvre, essentiellement la population rurale pauvre. Alors il avait pour former ces jésuites, assemblé une bibliothèque extraordinaire, lui et sa compagne Valentine, une bibliothèque dont il a fait don ensuite à l'Université de Mexico, sur les légendes et les cultures orales indiennes.

Mais c'est une figure très originale, Ivan Illich

Oui, on peut dire il n'est pas dans notre siècle, son attraction pour moi a été très forte et vice versa. C'est quelqu'un qui n'a pas d'identité, qui est né dans la même région du monde que moi, qui a également la moitié de sa famille juive, qui n'a pas de nationalité ni d'identité et donc il a assumé sa condition d'homme de nulle part et de partout en allant vivre dans un monde qui n'est pas le nôtre et en essayant de servir des civilisations qui ont précédé la nôtre. D'ailleurs depuis il a été interdit de sacerdoce par l'Eglise et il a eu de gros ennuis avec le Vatican et maintenant il travaille comme universitaire.

Mais la chose intéressante qu'il a montrée, dans un livre qui s'appelle « *Le travail fantôme* », c'est que notre façon de professionnaliser des services que les gens pendant des millénaires se rendaient eux-mêmes, ça consiste à les rendre incapables de se prendre en charge eux-mêmes et plus nous allons, plus le développement de la société de services accentue cette dépossession des gens de leur capacité à se prendre en charge, le mythe étant qu'un professionnel fera toujours la chose mieux que vous. Illich appelait ça « les professions incapacitantes » ou « professions mutilantes ». L'exemple le plus fort qu'il ait donné à part celui de l'éducation, c'était celui de la médecine, c'est-à-dire que la santé, telle qu'il la définit anthropologiquement, c'est la capacité de toute personne à faire face à la maladie, à la puberté, à la maternité, au mal être, et à se demander pourquoi, comment est-ce que je peux faire face, quelle est la raison de mon mal être, et, par hygiène de vie, changement du mode de vie, de mode de travail, de corriger la raison du mal être.

Eh bien la civilisation industrielle a mis fin à ça. Aujourd'hui quand vous êtes malade, quand vous avez la moindre chose, de même lorsque vous êtes à l'âge de la puberté, ou pour les femmes lorsque vous attendez un enfant, votre problème est médicalisé, il est pris en charge par des

professionnels de la chose qui vous dispensent d'y faire face par vous-même. Et la même chose vaut pour la mort ou pour l'agonie. L'agonie jusque là était prise en charge par les familiers ou amis qui s'assemblaient au chevet de l'agonisant et qui l'aidaient à mourir. Vous n'avez plus ça. Aujourd'hui les gens en fin de vie sont envoyés à l'hôpital où maintenant il y a des spécialistes de l'aide à l'agonie : il y a des gens qui ne sont pas des prêtres, qui sont des professionnels de la chose, qui vont au chevet de l'agonisant et qui l'aident à agoniser et à mourir. Et ceux qui ne peuvent pas se payer une heure d'aide-agonisant (c'est extrêmement cher), ils ont des cassettes (*rires*). Donc professions incapacitantes : dispense professionnelle pour les personnes de se prendre en charge et c'est une des choses que, avec Illich, je reproche au développement de la prétendue société de services et surtout de la société de services aux personnes. Ils finiront par vous dispenser même de vous brosser les dents, de vous laver, de vous laver les cheveux, et de faire votre hygiène corporelle quotidienne en ouvrant des instituts pour ça ! Car enfin les gymnases de musculation, les instituts d'esthéticiennes, etc., etc., c'est ça, c'est le début, vous sortirez le matin de chez vous et au lieu de prendre votre douche, vous irez dans un espèce de gymnase où on vous douchera, on vous savonnera, on vous parfumera, on vous lavera les cheveux, et vous serez dispensé du travail pour soi, du travail qui consiste à vous approprier votre propre corps. Vous ne pouvez pas même vous approprier l'appartement où vous vivez si vous n'y faites pas le ménage vous-mêmes. Si vous chargez quelqu'un d'autre, un service professionnel, d'y faire le ménage, il faut que l'appartement soit conçu d'une certaine façon et si vous voulez en charger des robots, comme il en est question, il faut que l'appartement soit très fonctionnel par rapport aux capacités du robot et vous ne serez plus jamais chez vous, vous serez dans un lieu standard, comme à l'hôtel ou à la caserne, ou au dortoir du lycée.

8 – Emploi et travail

Je voudrais signaler d'abord que ce que nous appelons *emploi* et ce que nous appelons *travail*, sont des notions fourre-tout. Même la notion de travail, que l'on étend aujourd'hui au travail ménager, au travail de la mère au foyer, etc., etc., sont des inventions du capitalisme industriel. Avant le capitalisme industriel, la notion de travail comme concept n'existait pas. Même dans le vocabulaire, on distinguait la peine, la corvée, le labeur, le travail, la besogne, l'occupation, l'activité et l'œuvre. On vaquait à ses occupations, on se consacrait à une activité, surtout lorsqu'elle était professionnelle ou vocationnelle et le travail, tout comme le labeur, désignait exclusivement la peine des serfs, des journaliers, des

manœuvres et des hommes de peine. Le travail était toujours un travail matériel, pénible, dans lequel l'homme s'affrontait à la matière. Or, ces distinctions, qui ont leur importance, tendent à disparaître de nos jours. L'indifférenciation de la notion de travail telle que nous l'employons, nous joue de très mauvais tours. Nous avons pris l'habitude d'appeler travail tout et n'importe quoi : l'activité de la mère au foyer aussi bien que le travail de la prostituée, l'activité du compositeur de musique, on parle du travail de l'écrivain, l'activité du peintre, du philosophe, tout cela est mis sur le même plan que le travail de l'ouvrier, lequel ne se distingue plus dans le vocabulaire du travail c'est-à-dire de l'activité du missionnaire.

Or, il y a là des contresens manifestes et périlleux. Car le travail au sens économique, qui est l'occupation dominante d'environ 90% des personnes actives, le travail au sens économique est quelque chose de spécifique qui ne peut pas s'étendre indéfiniment à n'importe quoi. Il a pour caractéristique essentielle d'être une activité rémunérée qu'on accomplit pour gagner sa vie et dans laquelle ce qu'on gagne compte davantage que ce qu'on fait. Je ne dis pas que ce qu'on fait ne compte pas du tout dans les emplois rémunérés, je dis qu'il y a une différence fondamentale entre ce qu'on fait par conviction, par vocation, par nécessité intérieure ou par goût et ce qu'on fait pour gagner sa vie et qu'il y a une différence fondamentale entre l'activité du militant, de l'artiste, et le travail de l'employé, de l'ouvrier, du fonctionnaire, qui, le plus souvent, ne savent même pas ce qu'ils font au juste : leur travail est plus une fonction qu'une action et c'est pourquoi ils disent : « **j'ai** un travail » et non pas « **je fais** un travail ».

Bref, le travail, tel qu'il a été inventé (car c'est une invention) par le capitalisme industriel, ce travail est, pour l'immense majorité des actifs, une activité accomplie à la demande et pour le compte d'un tiers, dans les conditions et les lieux fixés par ce tiers en échange d'une rémunération offerte par ce tiers. Ce travail est donc une marchandise et ce travail-marchandise, accompli en vue de son paiement, est fondamentalement différent de tout ce que nous faisons pour nous-mêmes et par nous-mêmes, même lorsque c'est pénible, pour notre autoconsommation directe, notre confort privé dans la sphère familiale ou communautaire. Comme par exemple entretenir notre logement, nous entretenir nous-mêmes, cad nous laver, nous maintenir en bonne santé, préparer nos aliments et les manger, faire des enfants et les laver, les élever, leur apprendre à parler, à marcher, à aimer, etc., tout cela n'est pas du travail au même sens que le travail-marchandise, le travail rémunéré, le travail fait pour gagner sa vie, le travail fait pour servir un tiers. Or, l'industrialisation a eu pour but et pour effet de réduire

continuellement la sphère de cette auto production, de cette auto activité, de cette prise en charge directe de chaque ménage par son travail pour soi. Plus personne ne file son chanvre et sa laine, ne tisse son drap, ne coud ses vêtements, plus personne ne cuit son pain, ne construit sa maison, etc., etc., car toutes ces choses que la majorité des gens faisait encore par et pour eux-mêmes au siècle dernier, toutes ces choses sont faites plus vite et le plus souvent mieux par des industries et des services industrialisés employant des travailleurs salariés. Il y a eu spécialisation et rationalisation du travail et cette spécialisation, cette rationalisation a pour conséquence et pour sens que nous produisons beaucoup plus, beaucoup plus vite et souvent mieux avec de moins en moins de travail et que chacun avec son salaire peut acheter beaucoup plus de biens et de services qu'il ne serait capable d'en produire par et pour lui-même en un même nombre d'heures. Autrement dit, l'industrialisation nous a fait gagner du temps, elle a économisé du temps et du travail et elle continue d'en économiser.

Il y a cent ans à peu près, la durée annuelle d'un travail à plein temps était de 4500 heures , elle est aujourd'hui de 1300 à 1600 heures pour un plein temps avec une production décuplée, au moins décuplée, et elle continue de baisser,

C'est-à-dire à 5 ans d'échéance, elle baisse à raison de 50% dans les industries automobile, textile, bancaire et autres et de 25% dans la plupart des administrations publiques. L'ennui et le drame et la source de nos problèmes, c'est que la société capitaliste ne sait pas répartir les surcroûts des richesses produites et surtout qu'elle ne sait pas répartir ni tirer partie des économies de temps de travail qu'elle réalise. Au lieu d'accueillir ces économies comme une libération, comme un affranchissement vis à vis des nécessités et des contraintes de la production économique, au lieu de faire en sorte que tout le monde puisse travailler, mais travailler de moins en moins et de mieux en mieux, tout en touchant sa part des richesses socialement produites, nous considérons la diminution du volume annuel de travail comme une malédiction, une calamité et nous cherchons vainement comment faire pour que tout le monde puisse travailler autant que par devant, comment faire pour que ces économies de travail soient annulées, résorbées, par la création de nouveaux emplois. Et c'est cette recherche vaine qui nous conduit à vouloir transformer en emplois rémunérés, homologués, des activités pour lesquelles la professionnalisation et la monétarisation n'apportent aucun gain qualitatif ni aucun gain de temps, au contraire, dans le seul et unique souci de créer de l'emploi, nous sommes en train de transférer à des professionnels rémunérés des activités qui seront toujours le mieux faites si chacun de nous les assume pour lui-même,

pour son propre compte, des activités qui ne conservent tout leur sens que si elles ne sont pas accomplies en vue d'un paiement.

Constamment, le service le plus souvent nommé pour vous, qui doit être professionnalisé, c'est celui de la garde des enfants. A quoi je réponds : si nous avons besoin de faire garder nos enfants par des services professionnels, premièrement c'est que nous manquons de temps : si nous réduisons la durée du temps de travail telle qu'elle peut être réduite surtout à l'échéance des 15/20 ans qui viennent, les services de garde d'enfants, seraient un complément à la prise en charge coopérative de voisinage ou individuelle des enfants qu'il s'agit de garder. Et avec la garde d'enfants, on sous traite une tâche que l'on n'a pas le temps aujourd'hui d'assumer soi-même, on la sous traite en la faisant exécuter par un autre qui, en quelque sorte, vous fournit le temps qui vous manque sans qu'il y ait gain de temps. Nous allons revenir là-dessus car c'est l'exemple de la substitution équivalente qui ... d'une activité contre productive où celui qui fait garder ses enfants ou fait faire son ménage par une tierce personne, lui achète du temps sans qu'il y ait gain de productivité ni gain de qualité. Il n'est pas vrai que votre ménage fait par une femme de ménage est fait plus vite que vous ne le feriez vous-même. Le plus souvent il est fait plus lentement, je le sais d'expérience : je le fais moi-même et parfois je le fais faire. D'autre part, si il y a égalité sociale entre la personne de service et vous-même et surtout égalité de revenu, pour acheter deux heures de femme de ménage il vous faut travailler deux heures, il vous faut gagner de quoi payer ces deux heures. Alors ou bien vous gagnez la même chose que votre femme de ménage, et vous ne pouvez pas payer les charges sociales ou alors, pour payer ces charges sociales, vous lui donnez un travail homologué, socialement reconnu, et il vous faut gagner 60% de plus qu'elle. Alors comment voulons-nous au mieux organiser le maintien chez eux, dans un contexte social, dans un réseau de relations sociales, les personnes qui ne travaillent plus de façon professionnelle et rémunérées ? C'est toute la question. Si vous répondez : avant tout, pour créer de l'emploi, nous allons professionnaliser leur prise en charge à domicile, je dis : ça n'est peut-être pas la meilleure solution. Car la meilleure solution, telle qu'elle est expérimentée en Scandinavie et à Berlin Ouest, c'est de faire prendre en charge les personnes âgées non valides par les personnes âgées valides qui elles, ne demandent pas mieux que de trouver une activité d'aide, de soin, de se rendre socialement individuellement utiles en prenant en charge des tiers. C'est bien sûr une activité bénévole non rémunérée, mais mutualisée à l'échelle nationale. Car la proposition du sénateur aux affaires sociales de Berlin tend à dire : toute personne âgée valide prenant en charge à

titre bénévole pendant x heures une personne âgée non valide, acquiert de ce fait un crédit qui lui donne droit lorsqu'elle sera non valide elle-même, à un service équivalent. Donc vous avez une utilisation non monétaire de la prise en charge qui a l'avantage que les personnes qui prennent en charge d'autres, ne sont pas des professionnels, que leur activité n'est pas monétarisée et qu'elle échappe au vice profond de la monétarisation qui est que dès qu'il y a paiement, il y a tendance à vouloir mesurer un rendement . Dès que vous êtes payés pour votre travail, celui qui vous paye, voudra obtenir le maximum pour ce qu'il paye : et vous avez ça dans les hôpitaux, dans l'enseignement, où, bien qu'il n'y ait pas une mesure formelle du rendement, il y a toujours une tendance à vouloir accroître le rendement des personnels en place en les mettant sous pression, en économisant et sur les effectifs et sur les salaires. C'est ça le problème. Ce qui détruit le sens profond et de l'activité éducative et de l'activité de soin ou de prise en charge d'autrui.

